

NG Kim Chew

PLUIE

Roman traduit du chinois (Malaisie)
par Pierre-Mong Lim



Éditions Picquier

Jours de pluie

*Après la longue sécheresse, voici les jours de pluie, continus
comme si les clartés n'allaient plus revenir
Dans l'arrière-cour les vêtements mouillés pendent, pesants
Les grenouilles pondent dans les ourlets des pantalons
Elles bondissent effrayées éclaboussant le mur
Le sol en ciment trempé, glissant,
reflète ton mal du pays
comme un poisson
dans un marais à sec
Les pages des livres, gorgées d'eau, gondolent
Des pousses d'herbes ont germé dans les mots, entre les lignes
de caractères
Des cernes du bois des étagères sortent
de chatouilleuses
têtes de champignons
Comme cette année où avaient poussé sur l'arbre
contre lequel le père souvent appuyait son échelle
de nombreux champignons en forme d'oreille
petits et grands, ici et là,
pour écouter le bruit de la pluie
le bruit du vent
Bien des années après sa mort, pendant la mousson,
une sandale en plastique abandonnée dans la boue
se souvenait encore des cals obstinés de sa plante de pied
Alors, dans la forêt d'hévéas
où de grands éclairs poursuivaient de petits éclairs parmi
les nuages,
la mère a dit tout doucement:
« Le feu a ri, à cette heure-là,
quelqu'un va-t-il encore venir? »*

AU TIGRE! AU TIGRE!

Premier tableau de Pluie

Un petit garçon, Sin. Il a cinq ans, et déjà il a vu la haute mer.

Il y a quelques jours, les grandes pluies ont commencé à tomber pendant la nuit. On eût dit qu'une cascade se déversait sur le toit. La maisonnée dort paisiblement sous le tumulte des eaux, on n'entend plus les habituelles stridulations des insectes, coassements de grenouilles, ronflements des adultes et paroles des dormeurs. Le bruit de la pluie a empli tout l'espace entre ciel et terre. Toute la nuit il a plu. C'était comme s'il n'y avait plus ni limite, ni frontière, ni début, ni fin.

Réveillés par une envie pressante, le garçon et son père s'aperçoivent qu'il doit faire jour déjà, mais la pluie a aussi couvert le chant du coq, telle une plainte au fond d'une crevasse. Ils ouvrent la porte, des gouttes emportées par la bourrasque les éclaboussent. Les chiens dorment contre le mur. Les rigoles d'eau qui tombent de l'auvent forment un rideau d'une éblouissante blancheur, de loin en loin la forêt est un vaste territoire aquatique, du ciel la pluie s'abat par vagues, si dense qu'elle comble les espaces entre les arbres.

Les voici, son père et lui, debout sur le passage couvert large de cinq pieds, le zizi à l'air, en train d'envoyer des jets d'urine dans la pluie qui dégringole de l'auvent. Les gouttes d'eau leur mouillent les tibias, et même le visage. Dès qu'ils ont fini, en un clin d'œil ils referment la porte, s'essuient les pieds et retournent dormir dans leur lit. Le père entrouvre la courtine fleurie de la chambre où dort la mère et se faufile à l'intérieur. Sin s'est plaint plusieurs fois auprès d'eux : pourquoi est-ce qu'on dort dans des chambres séparées ? Lui aussi voudrait dormir avec maman. Mais elle a répondu qu'ils seraient trop serrés dans le lit, il risquait d'écraser la petite sœur. Et puis, après tout, il ne tétait plus.

Avant la naissance de sa petite sœur, ils dormaient tous ensemble. Sa mère était peureuse, en pleine nuit elle demandait quelquefois au père de sortir jeter un coup d'œil. Parfois le garçon s'éveillait et ne le trouvait plus à côté de lui, alors il criait et au bout d'un moment le père revenait en courant, tout essoufflé. Il savait que la mère avait peur du tigre, selon elle c'était parce qu'elle était née sous le signe du cochon, voilà pourquoi elle en avait si peur. Le garçon disait : « Moi je suis du signe de la chèvre, je n'ai pas peur. » Il avait même été jusqu'à supplier son père de lui en donner un pour qu'il l'élève. Dans les environs, on disait que des tigres pouvaient encore se montrer, qu'ils chassaient les sangliers et les singes. Mais on n'en avait jamais vu. Et puis les trois chiens de la maison étaient féroces, aucun tigre n'aurait osé approcher. A défaut d'adopter un tigre, un chat tigré avait fait l'affaire.

En temps normal, la mère partait faire la saignée des hévéas, il y avait toujours un moment où elle laissait le garçon s'occuper de sa sœur, à l'aube elle

l'appelait pour qu'il vienne dormir à côté d'elle afin d'éviter qu'elle roule au bas du lit en se retournant. Quand quelqu'un dormait à côté d'elle, elle ne se réveillait pas jusqu'au lever du jour.

A heures régulières, la mère revenait en hâte pour donner la tétée, changer la couche; parfois la petite sœur pleurait et criait sans s'arrêter, rien à faire, alors le garçon appelait à grands cris en direction de la forêt. La mère revenait à la vitesse de l'éclair.

Les jours de grandes pluies, il est inutile de se dépêcher d'aller saigner les hévéas, tout le monde se lève tard, et une fois debout, on étouffe encore force bâillements. La mère installe la petite sœur dans un sarong qui fait berceau, suspendu au ressort accroché à la poutre.

Elle prépare à la va-vite des nouilles sautées pour le déjeuner. Dehors, la pluie, encore et toujours la pluie. La mère pousse un soupir, elle crie au père de prendre un parapluie et d'aller nourrir les poules et les canards. Ensuite, c'est Sin qui a la charge du berceau, elle passe le balai dans la maison. Après un bon moment, le père revient, il essuie son corps trempé par la pluie et retourne faire la sieste.

Toute la journée, le ciel est sombre, comme si le jour ne s'était pas levé, très vite Sin s'est mis à somnoler lui aussi.

Comme souvent, il a fait ce rêve. Il rêve qu'il se réveille dans le bruit de la pluie et que la maison est vide. Il cherche dans chaque pièce, dans chaque recoin, sans trouver l'ombre des siens. Il cherche même sous le lit, derrière la porte, dans des piles de choses, sur les poutres – il longe le chemin où lui et ses cousins, une année qu'ils leur avaient rendu visite, avaient joué à cache-cache. Les chaussures des parents ont disparu,

à l'évidence ils sont partis. Et la petite sœur? Aucune trace d'elle non plus. Où sont-ils donc tous passés? Pourquoi m'ont-ils abandonné? Au-dehors, il pleut à verse, mais Sin voit comme des poils couleur d'or, des rayures d'un noir d'encre passer en frottant contre la porte. Un tigre! Son cœur bondit violemment, *poum poum*. Une puanteur familière et détestée vient toucher ses narines, c'est l'odeur de son grand-père. Celui qui a choisi son prénom, Sin.

Puis il s'éveille de son rêve en pleurant. Il découvre sa mère assise à côté de lui, qui le regarde en riant: « Tu as rêvé! » Des gouttelettes giclent entre les cloisons et éclaboussent ses joues, un léger froid le saisit chaque fois qu'elles le touchent. Sin s'aperçoit qu'il a dormi sur le lit en bois avec le grand chat jaune, qui ronfle sans se gêner. Peut-être est-ce lui qui, le derrière près de son nez, a lâché un pet nauséabond.

La petite sœur tête à grand bruit le sein renflé et blanc, veiné de lignes bleues qui dessinent comme une toile d'araignée. La mère a toujours été blanche et ronde, et s'est encore arrondie depuis la naissance de la petite sœur.

« Tu n'en veux toujours pas? J'ai trop de lait, la petite ne mange pas tout », lui demande la mère, tout en désignant son autre sein caché sous son vêtement. Sin secoue la tête catégoriquement. Il l'a déjà entendue proposer, à voix basse, la même chose au père (elle devait penser qu'il ne les voyait pas, ni ne les entendait): « Ils vont gonfler et me faire mal, ton fils n'en veut pas. Aide-moi donc, prends-en. » Sur un ton suppliant, elle lui avait présenté ses seins enflés. Le garçon avait entrevu le père qui enfouissait la tête dans la poitrine de sa femme et, *glou glou*, aspirait à grandes gorgées le lait. Sur le visage de la mère, il y

avait une expression indéfinissable, qui pouvait être de la joie ou de la souffrance, d'une main elle caressait tendrement ses denses cheveux noirs.

Mais Sin se souvient aussi qu'il avait vu la tête chenue du grand-père enfouie dans cette poitrine, en train de téter avidement.

A l'époque, il était encore tout petit, c'était l'âge où l'on rampe tout juste. L'impression lui était restée qu'il avait une furieuse envie d'écartier cette tête hirsute, mais elle ne bougeait pas, comme si elle avait toujours été là.

Par la suite, il n'avait plus osé téter ce lait souillé, au premier coup d'œil il savait qu'il aurait mauvais goût.

De cette tête échevelée émanait une odeur forte et familière, comme celle d'un pet de chat.

Or ce matin-là, l'odeur a flotté longtemps. « Grand-pa est revenu ? » demande le garçon.

Le visage de la mère change de couleur. « Qu'est-ce que tu racontes ? » réplique-t-elle dans le dialecte du sud.

Le garçon sait aussi que, pour prendre de la distance avec le grand-père, son père n'avait pas hésité à embarquer toute la famille et les emmener par-delà les mers, pour arriver dans cette péninsule barbare. Or, chose étrange, il se souvient qu'après l'avoir mis au monde, sa mère avait vraiment beaucoup de lait, il ne pouvait pas tout téter, ainsi tirait-elle souvent son lait dans un large bol. Un grand coq était peint dessus, après plusieurs tirages, il était rempli aux huit dixièmes. Le vieux aux cheveux blancs, les jambes croisées, buvait à grand bruit un bol, puis un autre, quand il avait fini il se tournait et s'essuyait la bouche avec sa manche, tout en continuant de faire entendre des bruits de

déglutition satisfaits. Il se tapotait le ventre et regardait le décolleté de la mère avec une expression biscornue, indescriptible, tout en lâchant un long rot. Puis il agitait les bras ou étirait ses deux mains, faisait des rotations du haut du corps, et toutes ses articulations craquaient. Son corps desséché pareil à un arbre mort paraissait revitalisé par cette médecine. Pour finir, il respirait profondément, inspirait, expirait, pratiquait longtemps des exercices du souffle.

C'était sur l'aire de séchage d'une sombre maison à côté d'une haute montagne.

Il devait être parfois si impatient qu'il se jetait dessus, c'était quand le père était sorti.

« Ce serait trop dommage d'en perdre! » Ce fut peut-être la première phrase que le garçon comprit.

Plus tard, quand il vit le suc laiteux couler de l'entaille faite aux hévéas qui, les jours de pluie, se mélangait aux traînées d'eau et suivait le réseau de lignes de l'écorce (et non pas la saignée pratiquée dans le tronc), quand tous les arbres de la forêt faisaient cette toile d'araignée blanchâtre et que ses parents ne pouvaient s'empêcher de se plaindre, « quel gâchis! », alors le garçon repensait à cette expression avide, affamée. Par ce temps-là, tout ce que récoltaient les réceptacles à latex, c'était une eau laiteuse trop diluée tout juste bonne à être renversée sur le sol.

« On en est où? » A l'autre extrémité du lit le père s'est réveillé. La mère secoue la tête. Elle dit que la pluie ne va pas s'arrêter d'ici deux à trois jours, ils ne récolteront pas de latex, ce mois-ci ils vont très peu gagner. L'inquiétude se peint sur son visage.

« Si la pluie continue à tomber... » Le père se lève, prend le bébé dans ses bras, Sin remarque que ses yeux sont fixés sur les seins encore gonflés de la mère,

jusqu'à ce qu'elle les couvre, il tourne alors son regard vers la fenêtre, la tempête fait rage sous l'auvent et dans la forêt. « ... Nous finirons peut-être par nous transformer tous en poissons. » Mais il a une expression riieuse, comme s'il gardait au fond de lui une espèce de joie. Il en va toujours ainsi, il donne l'impression que rien n'est insurmontable. Parfois cependant sur son sourire une légère ombre expire, comme le vol d'un moucheron qui passe.

Tous, ils savent ce qui arrivera si la pluie continue à tomber.

Au loin on entend par intermittence des coups de tonnerre, le ciel se déchire quelques secondes, puis se referme sur lui-même. Et c'est la nuit, on allume une lampe à huile dans la maison. Au-dehors, on ne voit plus rien, sinon, confusément, les coulées de pluie blanche. Quand le ciel se fend, on entrevoit un instant les arbres trempés, leur écorce imbibée d'eau prend une teinte plus sombre. Parfois le vent hurle, des branches mortes se cassent et l'étendue de troncs qui s'entrechoquent ressemble à un champ de bataille. Parfois un éclair frappe un arbre, le fend et sa cime s'abat dans un grand fracas, *badaboum!*

Désœuvrés, Sin et son père jouent aux échecs. Le père abat avec force les pions taillés dans la coque de noix de coco sur l'échiquier en vieux bois rapporté de la forêt vierge, un son pesant résonne. Les premiers caractères chinois que Sin a appris à lire, ce sont ceux du jeu : rivière de Chu, frontière de Han, et sur chaque face des pièces : soldat et pion, maréchal et général, char, cavalier, canon. Plus tard, il lui raconte *Le Voyage vers l'ouest*, la pluie tombe, la moitié du chemin pour récupérer les soutras au Paradis de l'Ouest est parcourue – *trente-septième épreuve*: la

chute dans le fleuve céleste, trente-huitième épreuve: l'incarnation dans la nasse de poissons. A côté, la mère reprise des vêtements ou bien fait un patchwork de bouts de tissus déchirés, ou encore ébouillante les fourmis qui, fuyant la pluie, font leur nid dans un coin de mur, toutes sortes de fourmis: des noires, des rouges, grosses comme des grains de riz cru, comme des grains de riz cuit, comme des graines de sésame.

Toutes les espèces de fourmis essaient de rentrer dans la maison, on dirait que c'est le seul endroit sec de la création; des mille-pattes, des scorpions, des serpents, des lézards, des pangolins, des hérissons, des civettes et même des chats-léopards... tous, les uns après les autres, accourent pour trouver un abri, certains se faufilent dans le poulailler où les poules et les canards ne cessent de pousser des cris épouvantés. Le père dit que les bois, là-bas, doivent être inondés. Et si les chats-léopards s'en prenaient aux poules? Il faut attacher l'un des chiens, Petit Noir, dans le poulailler, il rassurera la volaille.

Mais si les sangliers viennent à leur tour, là, les ennuis commenceront, car ils pourraient vraiment attirer le tigre.

Jour après jour, la pluie ne semble pas vouloir s'arrêter. La terre est gorgée d'eau, sous le poids des feuilles surchargées de pluie, des arbres cèdent, ils oscillent et s'effondrent dans un bruit assourdissant. Par moments, la pluie s'arrête un court instant.

En temps normal, à intervalles réguliers, le père enfourchait sa bicyclette pour aller au village à quelques miles de là, il y achetait de la viande et du riz, de la sauce de soja ou du sel. La plupart du temps, c'était de la tête de cochon, avec laquelle on préparait

le *loh bak*, de la viande de porc émincée aux cinq épices qu'on pouvait manger pendant plusieurs jours ; avec des bouts de gras de porc en forme de crête de coq, on fait frire dans une grande marmite un morceau ferme et tendre avec de la sauce de soja épaisse, jusqu'à ce qu'il soit sec, en l'accompagnant avec du riz on peut le faire durer plusieurs jours.

Chaque fois que le père partait, Sin suivait de tout son cœur la silhouette qui s'éloignait, il le voyait glisser le long de la pente, continuait à le regarder quand il tournait au niveau du bois jusqu'à ce qu'il devienne de plus en plus petit et finisse par disparaître parmi les arbres.

Puis c'était l'attente.

Quand il ne pleuvait pas, Sin emmenait souvent les chiens jusqu'au bout de la pente pour l'attendre. Là, il jouait dans une rigole où coulait une eau peu profonde, parfois il y avait des crabes, des petits poissons. Derrière les feuillages, il cherchait des araignées sauteuses pour les mettre dans un sac plastique avec les feuilles.

Mais dès qu'il se mettait à pleuvoir, il n'avait nulle part où aller, il ne lui restait plus qu'à regarder la pluie à la porte ou par la fenêtre, attendre avec ennui que le père, drapé dans un caoutchouc, revienne à travers la pluie. Si le ciel était sombre, gros de nuages noirs, la mère le rappelait et, dans la maison, il marmonnait une prière en silence : « Seigneur du Ciel, ne fais pas tomber la pluie » en espérant que le père revienne avant la tempête. Car malgré tout, la pluie, on ne pouvait l'éviter.

Mais à présent le père est revenu, la pluie a cessé un moment.

Sin est content, cette fois on dirait que le Ciel a exaucé sa prière.

Le père en a profité pour rapporter du riz, de la viande et un grand sachet de biscuits. Il raconte qu'en ville, plusieurs endroits où le terrain est bas sont inondés. Et le kampong malais là-bas est aussi sous les eaux. On dit partout que jamais on n'a vu une pluie comme ça. Les rues ne sont plus que boue, les ponts ont été emportés là où il y en avait, c'est très dangereux. Tout en parlant, il se change, de haut en bas ses vêtements sont constellés d'éclaboussures de boue.

La pluie s'abat à nouveau bruyamment sur le toit. Une pluie torrentielle soudain se déverse.

Le père défait lentement, avec précaution, la toile qui enveloppe une pirogue longue comme une maison, amarrée sur le côté de leur cabane, un scolopendre qui se cachait à l'intérieur sort toutes pattes dehors – le père le frappe à l'aide d'une perche en bambou et le jette sous la pluie. Quelques œufs de gecko, ronds et blancs, tombent à terre, certains se brisent, les autres reviennent à Sin pour qu'il s'amuse avec. Intrigué, il ramasse une coquille cassée, un petit corps de lézard à la chair rouge est déjà formé, avec de grands yeux pareils à de petites roues, il tremble encore dans le reste d'albumen. Plusieurs nids de guêpes sont aussi projetés en l'air, deux ou trois se brisent en morceaux. Il voit alors se répandre des insectes verts, des araignées et quelques larves de guêpes, aux ailes déjà formées, prises dans leur sommeil. Le père a ouvert la bâche jusqu'à la moitié, un peu plus au fond il y a une boule de poils, « oh, s'écrie-t-il, une souris! » Il y a en effet une nichée de sept ou huit souriceaux, tout roses, dont les yeux ne sont pas encore ouverts. Sin dit qu'ils sont si mignons, est-ce qu'il peut les adopter? Il en prend deux dans la paume de sa main pour jouer avec eux, ils sont tout doux. La mère souris se sauve à toute

vitesse pour se réfugier sur une poutre et observer la scène. Le père dit qu'on ne peut pas adopter de souris. Il regarde le cœur des souriceaux battre régulièrement, avec force, sous la peau rose. Tout de suite après, le père appelle le chat, *miaou miaou*, qui sort en hâte de la maison, la queue haut levée, il se met à feuler en apercevant les souriceaux, puis il les attrape entre ses mâchoires et les engloutit l'un après l'autre. Au moment de se faire dévorer, les souriceaux émettent un imperceptible couinement. Là-haut sur sa poutre, la mère va et vient comme une folle en poussant des cris aigus. Sin insulte copieusement le chat, dont la gueule est tout ensanglantée. Le chien préféré de Sin, Petit Noir, arrive en remuant la queue.

Dès qu'il le voit, le chat hérissé tous ses poils, arque son dos.

Le père balaie avec soin les feuilles et les branches mortes du nid entassées dans la pirogue, il dit que, cette fois, ils en auront peut-être vraiment besoin.

C'était il y a plusieurs années de cela, la famille de Sin était arrivée depuis peu.

Afin de construire la maison, le père et quelques amis s'étaient aventurés loin dans les marais pour trouver du bois qui convienne à la taille des poutres et des piliers, il fallait aussi des feuilles de palmiers d'eau pour couvrir le toit. C'est ainsi qu'ils avaient découvert, par hasard, cette pirogue. Elle était à moitié enfoncée dans la boue, d'abord ils avaient cru qu'il s'agissait d'un arbre tombé, mais quand ils avaient passé la main dessus, ils s'étaient aperçus que la forme n'était pas celle d'un arbre, il semblait y avoir la trace d'un travail humain. Cette chose ne ressemblait pas à un tronc d'arbre, sa circonférence était particulière. Ils la nettoyèrent un peu en l'aspergeant d'eau

et regardèrent de plus près, il y avait des entailles incurvées qui faisaient comme des écailles. Ils passèrent à nouveau la main dessus jusqu'à l'extrémité et se rendirent compte qu'elle était profondément enfoncée dans la vase. Ils creusèrent dans la boue et virent que la chose était en pointe. A ce moment-là, le père pensa que si c'était un bateau, il fallait à tout prix qu'il le ramène, il s'agissait là d'un don rare.

A l'époque, Sin commençait tout juste à se tenir debout, la famille vivait provisoirement dans une cabane en chaume.

Mais à l'avant du bateau, il y avait un trou où un palmier grimpant hérissé de piquants avait poussé, en grandissant il avait élargi le trou et fait apparaître de nombreuses craquelures. Afin de couper ce palmier (pour éviter d'endommager un peu plus l'embarcation, le père maniait le couteau avec prudence), s'écorchant aux épines, il en chercha la racine qui était coincée sous un arbre mort, et lorsqu'il l'eut dégagée, une sculpture de poisson apparut, avec des yeux gros comme le poing, exagérément exorbités. Il ouvrait grand la bouche en montrant les dents.

C'est au prix de grands efforts que ces hommes pourtant robustes réussirent à dégager le bateau de la vase et à le retourner, c'était en fait un sampan en parfait état. Après avoir nettoyé la boue avec l'eau du marais, ils virent apparaître, à l'intérieur et sur les côtés, des teintes noires piquées de rouge. Le bois était très dur, les parois avaient plusieurs pouces d'épaisseur et aucune trace d'assemblage n'était visible. « C'est peut-être un bateau centenaire », dit l'un des amis. Une chance encore plus grande fit qu'ils trouvèrent non loin de là deux rames parmi les feuilles pleines d'épines des ananas sauvages, profondément enfoncées dans la

boue, elles aussi étaient d'un noir intense, en les plongeant dans l'eau, ils virent qu'elles étaient faites d'un bois dur d'excellente qualité.

Le père aimait à souligner que, quand ils avaient retourné le bateau, il y avait eu un grand bruit, un gros poisson s'était fauflé au-dehors, il crachait des gerbes d'eau, lui et ses amis avaient bondi de frayeur, croyant que c'était un serpent. Le poisson, battant l'eau *flac flac flac*, avait plongé dans les profondeurs. Sans doute ce bateau renversé avait-il toujours été sa demeure, et il n'est pas dit que le poisson n'était pas en train de rêver quand ils l'avaient remis à l'endroit.

Après qu'ils eurent achevé de construire leur maison, le père s'escrima à réparer le trou du bateau, il chercha partout différents bois qui pourraient faire l'affaire, il les rabotait à la même épaisseur et essayait de les ajuster. Mais il y avait toujours du jeu. Plus tard, l'un de ses amis lui envoya de Pandamaran un morceau de bois d'ébène très lourd, il chercha un atelier où le couper et, à sa surprise, le bois convenait. Il demanda conseil au menuisier et décida finalement d'utiliser des rivets pour l'enchâsser. Quand le temps était beau, après avoir minutieusement nettoyé la pirogue, il l'enduisait de couches de laque, il n'oubliait aucune écaille lors de chaque passage. Il répétait sans cesse à Sin de ne pas venir jouer à cet endroit, parce que la pirogue était très lourde, elle l'aurait écrasé.

Le long du mur, il construisit un support pour l'embarcation, il cloua de gros crochets aux poutres de devant, du milieu et de derrière et l'attacha bien serrée avec une corde de chanvre. A cette époque, Sin babillait sans cesse et souvent il emmenait le chien courir avec lui.

La pluie a inondé toutes les routes, le père, malgré tout, a pris les rames, est monté à bord de la pirogue et s'est rendu en ville pour acheter du riz et des céréales. Une fois de retour, il dit en soupirant que la pluie est très forte, ça devient extrêmement dangereux, il faudrait que le Seigneur du Ciel cesse de faire pleuvoir.

Un autre jour, ils se réveillent et découvrent que l'eau est montée jusqu'au ramboutan. La remise à latex est aussi inondée, le sampan est attaché là. Fort heureusement, la maison est sise sur une petite hauteur, l'eau ne pourra pas les atteindre avant un moment. Mais aux alentours, on ne voit plus qu'une étendue d'eau boueuse entre les arbres, toutes les plantations des environs sont sous les eaux. Tout à coup, les chiens se mettent à aboyer furieusement, une harde de sangliers, le mâle, la femelle et sept ou huit mignons marçassins qui se suivent à la queue leu leu apparaissent près du puits, les poils du dos hérissés, le mâle fait face aux deux chiens, il se met en position pour charger, les deux chiens, nerveux, reculent de plusieurs pas.

Bravant la pluie, la laie déterre un pied de manioc, éparpillant les maigres tiges en tous sens, creusant des flaques d'une eau jaune repoussante. Les marçassins mangent en s'en donnant à cœur joie.

Et soudain, une étrange odeur, très forte; pour la première fois Sin voit sur le visage de son père se peindre la terreur. Les aboiements des chiens ont changé, ils sont devenus frénétiques. Le sanglier a lui aussi tourné ses défenses dans une autre direction, les petits se réfugient sous le ventre de leur mère. Au tigre!

Le père se précipite pour fermer le portail et mettre une barre à la porte. Puis, de la pile d'outils entassés

derrière la porte, il s'empare d'une longue lance en bois de près de deux mètres, dont la pointe, en forme de navette, est épaisse.

C'est bien un tigre. Le visage de la mère a pris la couleur de la cendre. Sin, son père, sa mère, chacun observe à travers les interstices des cloisons : c'est un tigre adulte à la robe couleur de feu accompagné de deux petits. La famille de sangliers, serrés les uns contre les autres forme une grosse boule de poils.

« Et c'est une tigresse ! » dit la mère en claquant des dents.

Sous la pluie battante, la tigresse balance la queue puis lance un rugissement vers les sangliers ; elle fait quelques pas sur la gauche, quelques pas sur sa droite, comme si elle examinait la situation. Le sanglier et sa laie, tête baissée, protégeant leur progéniture, sont tendus comme si à tout moment ils allaient exploser.

Peut-être pour s'abriter de la pluie, les petits tigres courent soudain en direction de la maison, pareils à deux boules de feu.

Ils ont à peu près la taille du chat de la maison.

« J'en veux un ! » s'écrit Sin tout joyeux.

On ne sait à quel moment, il bondit de derrière la porte et s'élance joyeusement vers les deux petits tigres.